

LES RACINES DE L'EUROPE

Qu'est-ce que l'Europe ? Elle transcende nos nations modernes parce qu'elle est le tout dont celles-ci sont les parties, et surtout parce que ses racines sont plus profondes que les leurs. Quel est l'enchaînement de causes et d'effets qui a généré l'Union Européenne ? Pour le montrer je propose de remonter aux origines et de parcourir l'histoire pour observer les formes successives que l'Europe a prises selon les époques.

La légende.

Le roi Agénor, fils de Poséidon et de Lybie, une océanide, régnait sur la Phénicie. Il eut quatre fils et une fille : Europe. Bien sûr, Europe était magnifique et un jour qu'elle jouait avec des compagnes sur la plage, Zeus l'aperçut et en devint aussitôt amoureux. Soucieux de cacher ses fredaines à sa terrible épouse, notre Jupin se métamorphosa en un splendide taureau blanc aux cornes dorées, en forme de croissant de lune. Europe, stupéfaite puis attirée par la beauté de l'animal, (ou de ce qu'elle croit être un animal), rassérénée enfin par sa douceur, s'avance vers lui et grimpe sur son dos. Toute à la joie de son jeu, elle ne remarque pas que le taureau se dirige petit à petit vers la mer. Elle s'aperçoit, trop tard, que l'animal l'emporte sur les eaux profondes. C'est ainsi que Zeus et Europe parviendront en Crète.

Agénor ordonnera à ses fils de partir à la recherche de leur soeur et leur interdit de revenir sans l'avoir retrouvée. Ils ne reviendront jamais. Aucun mortel ne peut déceler ce que cache Zeus. Ils deviendront des héros fondateurs de cités, à l'ouest ; la côte phénicienne ne s'ouvre qu'à l'ouest.

Le nom.

Comment comprendre que le nom d'une princesse sémite ait pu désigner une entité géographique étrangère au royaume de ses parents ?

Faut-il accepter cette tradition selon laquelle les Anciens élevèrent un culte à cette princesse venue d'un autre continent, appellèrent de son nom, Europe, une partie du monde, pendant que ses frères fondaient des colonies ?

Louis Deroy ne se laisse pas convaincre par cette explication¹. Cet helléniste et philologue rappelle que la légende qui raconte les origines asiatiques d'Europe fut répandue par les grecs de l'époque classique (V^e IV^e siècles avant J.C.). Ceux-ci ne savaient plus qu'avant de désigner une région de l'Asie, le terme de *Phénicie*, aux époques minoenne et mycénienne (de 2700 à 1150 avant J.C.) s'appliquait au domaine de l'Égée. Et une iconographie, antérieure à l'histoire d'Europe enlevée par Zeus révèle un mythe plus ancien.

Des images plus anciennes montrent un taureau attribut d'une déesse. Il était courant d'adjoindre un animal attribut à la représentation des divinités pour mieux les identifier. Pausanias (V^e siècle avant J.C.) nous apprend que le mot *Europê* était un qualificatif de Dèmèter. Au second millénaire avant notre ère le bovidé était l'attribut de celle que l'on appelait aussi la Grande Déesse, ou déesse Terre, déesse de l'agriculture. On sait le rôle important joué par les boeufs dans

¹ Le nom d'Europe, son origine et son histoire. Article paru dans la revue *Connaissance hellénique*, n° 89 t. 90e

l'agriculture, alors que les chevaux servaient surtout à des desseins militaires. Dans la civilisation égéenne (à l'âge du bronze, à l'ouest de la mer Egée), Dèmèter est appelée « Maîtresse des boeufs ». Europe montée sur un taureau est donc la déesse Terre. Et un mythe de l'union de Zeus et d'Europe rappelait une union annuelle du ciel (Zeus) et de la Terre (Dèmèter Europê) qui assurait l'abondance des récoltes. L'épithète *europê* signifiait *obscur, sombre*. Il qualifiait ce qui appartenait au monde des morts, au monde souterrain dont on croyait que l'accès se trouvait en occident . Je cite Louis Deroy : « La déesse terre alliait naturellement, à sa forme bénéfique et agricole, un aspect infernal et funèbre ».

Et le même auteur répond à la question que nous nous posions : comment le terme *europê* est-il parvenu à désigner une entité géographique ? « Il apparaît donc qu'au temps le plus lointain que nous puissions atteindre par l'investigation linguistique, c'est à dire au moins dans la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère, un vieux mot préhellénique dont procède le grec *Europê*, désignait globalement l' « Occident » [...] Pratiquement, il s'agissait de la mer Méditerranée avec, au nord et au sud, des bandes côtières plus ou moins larges, plus ou moins explorées ».

L'Europe contre l'Asie.

Je veux rappeler maintenant une guerre très ancienne (elle remonte à l'âge du bronze) et très importante ; ce fut à l'époque quasiment un conflit mondial. Cette guerre, nous la connaissons par des mythes et plus récemment par des fouilles archéologiques. Les mythes furent transmis par des générations d'aèdes (poètes chanteurs) par oral (on ne connaissait pas encore l'écriture) jusqu'à ce que, à partir du VIII^e siècle avant J.C., des poètes les missent par écrit. Le plus célèbre d'entre eux est Homère.

Commençons par l'histoire du pacte de Tyndare. Tyndare était roi de Sparte. Son épouse, Léda, fut séduite par Zeus qui, pour l'occasion s'était métamorphosé en cygne. Léda mit au monde deux oeufs ; de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre. La belle Hélène séduisit une centaine des coeurs sensibles et héroïques de l'époque. Elle fut enlevée par Thésée et délivrée par ses frères, Castor et Pollux, et ne semblait pas disposée à montrer beaucoup de rigueur dans ses moeurs. Tyndare, prévoyant que sa fille aurait une vie amoureuse mouvementée, fit jurer aux cent prétendants de s'unir pour récupérer Hélène, au cas où elle serait victime d'un nouvel enlèvement. Elle épousa Ménélas.

Pendant que ces événements se déroulaient sur terre, sur l'Olympe, trois déesses entrèrent en conflit, affirmant chacune qu'elle était la plus belle : Aphrodite, Athéna et Héra. Zeus lassé de leurs querelles fit appel à un juge pour les départager. Il choisit Pâris, fils cadet de Priam, roi de Troie, puissante citadelle sise sur la côte asiatique de l'Hellespont. Pâris possédait une pomme d'or, ornée d'une inscription : « A la plus belle », cadeau d'Eris, la déesse de la discorde. Héra promit à Pâris le pouvoir, Athéna la gloire et Aphrodite lui promit la plus belle des femmes. Pâris remit la pomme à Aphrodite. Il partit ensuite pour Sparte, reçut l'hospitalité de Ménélas et enleva Hélène.

Le pacte de Tyndare fut alors mis en application. Les anciens prétendants se coalisèrent avec leurs armées et partirent pour ramener Hélène. Ce fut la Guerre de Troie.

Des travaux archéologiques ont permis de découvrir l'emplacement de la ville et de démontrer la réalité d'une guerre qui eut lieu à la fin du XIII^e siècle avant J.C.

Les poètes énumèrent les noms des coalisés qui combattirent sous les ordres d'Agamemnon, nouveau roi de Sparte. Les noms des plus célèbres sont bien connus : Diomède, les deux Ajax, le vieux Nestor, Ulysse le rusé, Achille, le plus vaillant de tous, et d'autres. Les cent prétendants d'Hélène ne furent peut-être pas tous présents, ils furent néanmoins très nombreux. Du côté troyen on bat aussi le rappel des alliés.

Ce que je veux retenir, c'est qu'à cette occasion, des états cités, de petites dimensions

géographiques et indépendants se sont groupés sous une autorité unique pour aller combattre d'autres cités groupées. Nous voyons la formation de deux continents l'Europe et l'Asie. Et ce fait fut reconnu très tôt, chanté par les aèdes, avant même que leurs récits fussent écrits au VIII^e siècle avant J.C. (Les nations de l'époque avaient la taille d'une cité et les continents celle d'un pays d'aujourd'hui).

Cette perception d'une Europe se formant dès la plus haute antiquité n'est pas une projection dans le passé de nos projets européens contemporains. Les anciens en avaient déjà conscience. J'en veux pour témoin le poète Lycophron, né en Eubée au III^e siècle avant J.C. et qui fut responsable des comédies à la bibliothèque d'Alexandrie. Lycophron, dans un très long poème, intitulé *Alexandra* (autre nom de la prophétesse troyenne Cassandre), fait raconter à Alexandra les expéditions d'Asie en Europe et d'Europe en Asie, depuis les époques légendaires jusqu'à l'histoire romaine, une entité européenne s'opposant aux puissances asiatiques, elles-mêmes formant une autre entité.

Il est déplorable que cette première construction de l'Europe se soit produite pour la guerre, alors que les fondateurs de l'Europe moderne, après la seconde guerre mondiale, voyaient en l'union des peuples, avant tout, un moyen de conserver la paix. On peut se consoler en se disant que le mythe du rapt d'Hélène laisse à entendre qu'il s'agissait d'une guerre défensive.

Quoi qu'il en soit, il me plaît de constater que l'Europe existe depuis plus de trois millénaires.

Vers d'autres rivages.

Depuis ces temps reculés les grecs ont voyagé en Méditerranée et ils se sont installés sur d'autres rivages et d'autres terres.

Selon Louis Deroy (article cité précédemment) la première utilisation du mot *Europê* comme appellation d'une étendue géographique se trouve dans un hymne homérique à Apollon, remontant au VI^e siècle avant J.C. Le terme désigne la Béotie, la Phocide au centre, le Péloponnèse au sud, à l'est les îles de la mer Egée, au nord l'Étolie, la Thessalie, l'Épire. Hérodote (V^e siècle avant J.C.) divise le monde en trois grandes parties : la Libye (notre Afrique du nord) depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au Nil ; l'Asie depuis l'Égypte jusqu'au Caucase, on ne connaît pas son extension à l'est, et l'Europe.

Mais après la guerre de Troie, la belle unité politique des peuples européens semble bien oubliée. Les historiens datent du VIII^e siècle avant J.C. la naissance des cités : entités politiques, juridiques et religieuses. Le pouvoir de la cité s'étend sur la ville et sur le territoire qui l'entoure. Ainsi Athènes est le centre politique de l'Attique. C'est cet indépendantisme qui empêcha la Grèce de réaliser son unité étatique.

Les grecs ne se sont pas bornés aux limites de leur Europe. Depuis des temps reculés ils voyageaient en Méditerranée. A partir surtout du VIII^e siècle, les guerres entre les cités, les ostracismes pour des motifs politiques, et des raisons économiques les amenèrent à émigrer et à fonder des colonies, nouvelles cités, plus ou moins rattachées à la cité d'origine (le minimum était un lien religieux). C'est ainsi que des villes grecques nombreuses et brillantes furent fondées en Asie mineure, en Italie du sud appelée la Grande Grèce, en Sicile, en Corse, sur la côte méditerranéenne de la Gaule, au sud de l'Espagne, en Afrique... L'Europe alors occupe non seulement la Grèce, mais aussi le pourtour de la Méditerranée. *Illustration 1.*

C'est une Europe morcelée, il est vrai, politiquement. Mais il existe deux grands facteurs d'unité : la langue et la civilisation. La Grèce et le pourtour de la Méditerranée brillent de mille feux. Particulièrement les cités à l'ouest de l'Asie mineure : Ephèse et son temple d'Artémis, une des sept merveilles du monde, Milet rendue célèbre par son modèle d'urbanisme appelé « tracé hippodamien », plus célèbre encore par son école de philosophie, avec Thalès et d'autres

présocratiques. Les îles proches de la côte asiatique : Samos qui vit naître Melissos, un autre philosophe connu, et Pythagore, tant apprécié de nos collégiens, Lesbos où naquit et vécut la poétesse Sapho. En Grande Grèce, nous pouvons encore contempler les temples doriques de Paestum. La ville d'Elée en Campanie est toujours associée aux noms de Parménide, de Zénon, de Xénophane, autres présocratiques célèbres. Croton s'enorgueillit des victoires du plus athlétique des disciples de Pythagore, Milon, vainqueur aux jeux olympiques et à de nombreux autres jeux. Et Syracuse en Sicile, où le tyran Hiéron reçut Eschyle et Pindare, où Platon espéra mettre en application sa république idéale. Des philosophes, des dramaturges, des poètes, des sculpteurs, des mathématiciens, des médecins et bien d'autres encore. De la Grèce et du pourtour de la Méditerranée émergent les sciences et les techniques, les arts, les lettres et la philosophie.



Illustration 1

L'Europe
grecque :

les colonies. (CarteWikipédia.)

Illustration 1: L'Europe grecque : les colonies. (Carte Wikipedia)

Au cours de cette période, la belle unité politique des grecs, connue à l'occasion de la guerre de Troie se reproduisit deux fois. Deux fois encore il fallut s'unir pour se protéger de l'ambition des princes asiatiques. Ce sont les guerres médiques.

A la fin du VI^e siècle avant J.C. Darius I^{er} soumit la Thrace et la Macédoine. En 501, il attaqua Sardes, en Ionie (région d'Asie mineure, rattachée à Athènes). Les Ioniens se soulevèrent, soutenus par Athènes. Alors Darius décida d'attaquer Athènes, mais il fut arrêté par l'athénien Miltiade à Marathon (490). Darius rentra en Perse pour préparer sa vengeance, mais il mourut avant de réaliser son projet.

Son fils, Xerxès, roi en 485 s'en chargea. Il leva une armée formidable pour attaquer la Grèce (2 641 610 hommes d'après Hérodote). En 480 il traverse l'Hellespont sur un pont de bateaux et marche vers la Grèce. Les cités grecques font alliance. Aux Thermopyles un contingent de Spartiates, de Thébains et de Thespiens, mille hommes en tout, se sacrifient pour laisser à la coalition le temps d'organiser la défense. Les Perses incendièrent Athènes qui avait été évacuée, mais ils furent finalement vaincus, sur mer à Salamine, sur terre à Platée où Xerxès avait laissé huit cent mille hommes, en 480 avant J.C.

Si nous retrouvons notre Europe unie, c'est malheureusement encore pour la guerre, mais les grecs combattent pour leur indépendance, c'est tout à leur honneur.

Le plus désastreux à cette époque, c'est que le manque d'unité politique qui persista,

exception faite à l'occasion de la coalition qui permit d'éviter l'invasion perse, fut la cause de guerres internes à la Grèce. Les participants d'une si belle civilisation, parce qu'ils étaient divisés en une grande quantité de petits états-cités, s'entretuèrent. La guerre du Péloponèse, racontée par l'historien Thucydide, commença en 431 avant J.C. et dura 27 ans. Athènes se trouvait à la tête de la ligue de Délos, formée à l'occasion des guerres médiques. Les cités alliées payèrent un impôt à Athènes pour qu'elle s'acquittât de la défense. Et la flotte athénienne devint la plus puissante de Grèce. Athènes imposa son hégémonie aux autres cités de la ligue. Sparte était à la tête de la ligue du Péloponèse et craignait la puissance athénienne. Quand Athènes intervint dans une querelle qui opposait Corinthe (ville du Péloponèse) à une de ses colonies, Sparte déclara la guerre à Athènes. Le conflit, qui fut en même temps la lutte des cités démocratiques contre les cités aristocratiques, s'étendit jusqu'en Sicile et se termina par la défaite d'Athènes en 404 à Aegos Potamos. Le vainqueur, Lysandre, ne voulut pas raser une si belle ville, mais il détruisit les murs, s'empara des vaisseaux et imposa un gouvernement aristocratique.

En 382 les Spartiates prirent la citadelle de Thèbes qui avait été leur alliée contre Athènes. Les Thébains les chassèrent, établirent un régime démocratique, aidèrent à la restauration de la démocratie à Athènes et leur cité devint la première cité de Grèce jusqu'à la rencontre avec les armées macédoniennes.

Par cette histoire on voit que, déjà à cette époque, les nationalités furent causes de guerres internes à l'unité d'une Europe fondée sur une communauté de langue et de civilisation.

L'Europe macédonienne.

La Macédoine est une région de la Grèce au nord de la Thessalie. Une légende raconte que le royaume aurait été fondé par des Héraclides (des descendants d'Héraclès qui étaient venus d'Argos, ville du Péloponèse). Les rois obéirent souvent au roi de Perse. Le premier grand roi, Archélaos (roi de 429 à 393 avant J.C.), entretint de bonnes relations avec Athènes durant la guerre du Péloponèse. Il reçut à sa cour des hommes de lettres et des artistes comme Zeuxis, le peintre, ou Euripide, le dramaturge. Il fut assassiné. Sa succession fut mouvementée : Sparte mit sur le trône Amyntas III. Son fils lui succéda, mais régna un an seulement, suivi de Perdicas III. Enfin, à la mort de Perdicas, arriva Philippe II qui redressa la situation de la Macédoine.

Philippe fut nommé régent en 359. En 358 il s'empara d'Amphipolis, colonie athénienne. En 356 il prit le titre de roi. Il repoussa ses voisins qui menaçaient ses frontières et entreprit une politique de conquête. Il mit au point la terrible phalange, une infanterie équipée des sarisses, des piques longues de 5 mètres qui rendaient les soldats qui les portaient à l'horizontale inaccessibles aux glaives des ennemis. Et il partit à la conquête du reste de la Grèce. (Tous les grecs n'étaient pas convaincus qu'il fallût combattre Philippe. Démosthène prononça des harangues célèbres pour décider ses contemporains à prendre les armes car, à Athènes, les partisans de Philippe ne manquaient pas.) Finalement, en 338 avant J.C. à Chéronée, Philippe remporta la victoire contre ses adversaires coalisés. Il fut assassiné alors qu'il projetait de conquérir la Perse.

Son fils, Alexandre, surnommé « Le Grand », lui succéda. Philippe avait tenu à ce que son fils ait la meilleure éducation en tous domaines et l'avait confié à la pédagogie d'Aristote. La suite montre qu'Alexandre a peu profité de l'éthique d'Aristote qui enseignait que les vertus se situent au milieu, entre les extrêmes que sont les vices. Il avait vingt ans quand il prit le pouvoir et commença par consolider son autorité sur les cités grecques qui s'étaient révoltées, puis partit conquérir l'orient : les régions du sud de l'Asie mineure, l'Anatolie au nord, la Syrie où il défit Darius IV, Tyr et Sidon, sur la côte est de la Méditerranée, l'Égypte où il fonda Alexandrie. Il traversa le Tigre et l'Euphrate et battit de nouveau Darius. Il se rendit ensuite en Asie centrale, épousa Roxane, fille du roi de Bactriane (actuel Afghanistan), s'avança jusqu'au Gange mais ne put aller au-delà, ses soldats refusant de le suivre parce qu'ils n'en pouvaient plus de faire la guerre. *Illustration 2.*

De si grandes et si rapides conquêtes ne se réalisent pas dans la tendresse : Alexandre pratique le meurtre et les massacres. Il mourut en 323 avant J.C., peut-être assassiné.

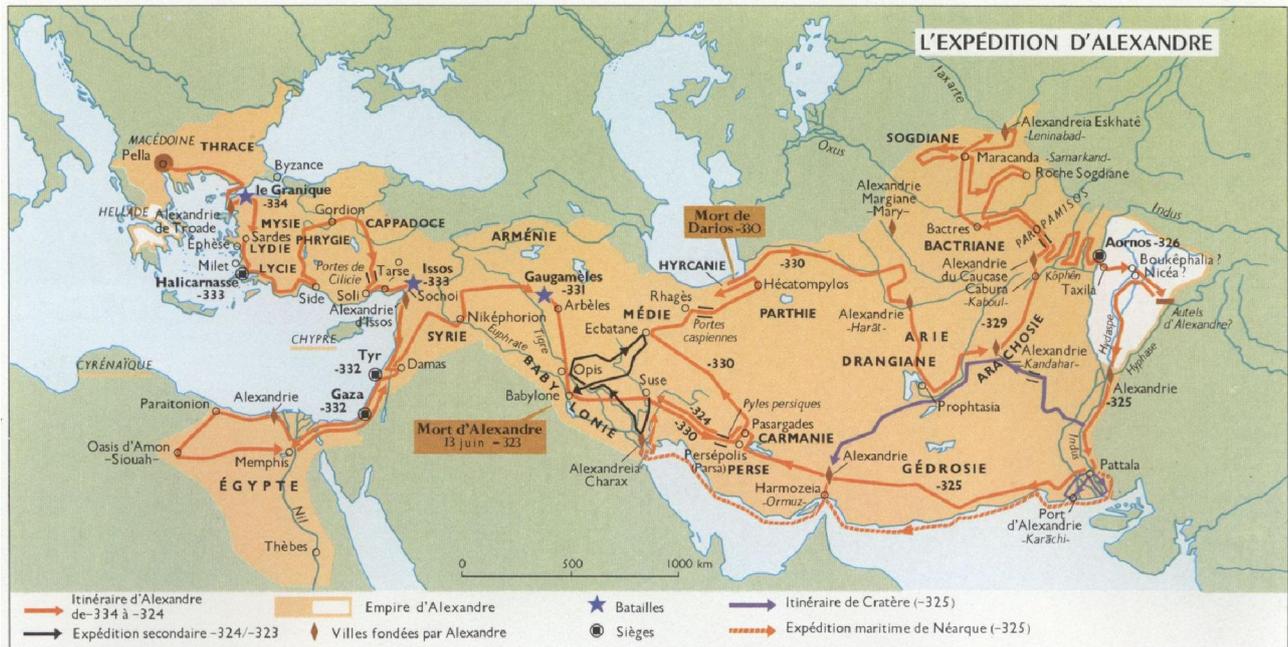


Illustration 2: L'Europe grecque : les conquêtes d'Alexandre. (Carte Wikipédia.)

Ce fut une bien pitoyable Europe, une Europe de rois guerriers qui voulurent l'étendre au-delà de ses limites sans d'autres motifs que l'ambition des chefs. Heureusement elle fut aussi brève que tapageuse (15 ans seulement séparent la victoire de Philippe sur les Grecs à Chéronée et la mort de son fils). A défaut d'héritiers, les diadoques, lieutenants d'Alexandre, se firent la guerre pour se partager l'empire. La liste de leurs possessions permet de visionner les dimensions accrues de l'Europe en ce temps-là :

- Antipatros et Cratère dirigèrent la Macédoine, et les autres régions de la Grèce augmentées de l'Illyrie,
- Euménès de Cardie obtint la Paphlagonie et le Pont,
- Lysimaque : la Thrace,
- Ptolémée : l'Égypte. Il était fils de Lagos et ses descendants s'appelèrent les Lagides. Cléopâtre était une lagide.
- Séleucos, premier des Séleucides, obtint la Syrie.

On voit que les territoires bordant la partie orientale de la Méditerranée se trouvèrent hellénisés.

Suivra la période dite hellénistique durant laquelle le centre de la culture grecque ne sera plus Athènes, mais Alexandrie. Antiochos III, un descendant de Séleucos, étendit son pouvoir jusqu'à la Palestine, ce qui explique que des livres de la Bible postérieurs aux conquêtes macédoniennes furent écrits en Grec. Et on peut penser que lorsque Jésus Christ fut déféré devant Ponce Pilate, on s'exprima en Grec, langue qui fut plus tard couramment parlée par les romains cultivés.

On voit qu'après quinze ans passés sous l'autorité militaire de Philippe et d'Alexandre, l'unité culturelle et linguistique de l'Europe grecque s'est étendue considérablement, mais les nationalités à l'intérieur sont encore causes de conflits armés.

La puissance romaine.

Que se serait-il passé si Alexandre, au lieu de diriger ses armées vers l'orient, s'était aventuré en Italie ? Il aurait rencontré les Romains, une république jusqu'alors toujours victorieuse. Des historiens se sont posé la question. Laissons plutôt cela aux amateurs de retour dans le passé et de reconstruction de l'histoire dans un monde parallèle. Que savait Alexandre en ce qui concerne les Romains ? Il ne pouvait pas ignorer leur existence.

Rome, fondée en 753 avant J.C. par des descendants du troyen Enée qui s'était réfugié en Italie après la chute de sa patrie, n'a cessé d'accroître son domaine.

Sous la monarchie, de 753 à 509 avant J.C., la Ville étend son territoire sur le Latium. On n'en sait pas les dimensions exactes.

Après l'éviction du dernier roi, l'état romain est dirigé par deux consuls (ou, souvent au début de la république, par six tribuns à pouvoir consulaire) des chefs militaires qui réaliseront la conquête de l'Italie.

Une date inoubliable : 399 avant J.C., Rome est occupée par des Gaulois cisalpins et peu s'en fallut qu'elle ne fût détruite. Mais les Gaulois furent finalement vaincus. A partir de là les Romains commencèrent à conquérir l'Italie. Capoue est soumise en 343, les Samnites en 341. Les peuples du Latium (les Latins), qui se sont révoltés, sont définitivement conquis et acquièrent la citoyenneté romaine. A l'époque d'Alexandre le Grand les Romains consolidaient leur pouvoir en Campanie, de 336 à 327. Les Conquêtes romaines touchaient alors à la Grande Grèce.

Le poète Lycophron (né vers 320 avant J.C. et mort avant 250) fait dire à son Alexandra (Cassandre) :

²« Alors, la renommée de la lignée de mes ancêtres, leurs descendants l'accroîtront au plus haut niveau, eux qui, saisissant à la pointe de leurs lances la couronne la plus belle du butin, s'empareront du sceptre et de la monarchie sur terre et sur mer ».

Le terme *monarchie* peut faire difficulté, appliqué à un pouvoir républicain, aussi A. W. Mair l'interprète au sens de « world-dominion ». Comprendre non pas le pouvoir d'un seul, mais un seul pouvoir.

Quels sont les événements qui ont permis à Lycophron d'annoncer la domination de la puissance romaine ? En 280 les Romains, installés en Grande Grèce, menacent la ville de Tarente. Les Tarentins font appel à un guerrier redoutable : Pyrrhus, roi de Macédoine, de Thésalie et d'Épire. Pyrrhus débarque en Italie avec des éléphants, s'installe à Tarente, coalise les cités grecques puis remporte des victoires. Mais les Romains savent toujours tirer profit des batailles perdues : en l'occurrence ils ont inventé des armes contre les éléphants. Le vent de la chance va tourner en 279 à la bataille d'Ausculum. Le premier jour les Romains résistent et les Grecs rentrent dans leur camp. L'erreur des Romains est de ne pas les avoir poursuivis car le lendemain, Pyrrhus dispose ses troupes dès le lever du jour et l'affrontement est terrible. A la fin les lignes romaines sont rompues mais Pyrrhus remporte une « victoire à la Pyrrhus ». Il a perdu une telle quantité de soldats qu'il préfère quitter l'Italie. Il se rendra en Sicile et essaiera de former une union grecque. Il sera finalement vaincu en 275 à la bataille de Bénévent, en Campanie. Il laissera une garnison à Tarente et retournera dans son royaume. Tarente sera prise en 272 avant J.C. Elle gardera une certaine autonomie, sous un protectorat romain, ainsi que les autres cités grecques.

Après l'annexion de l'Italie du sud, les Romains virent libre le chemin vers la Sicile, île attirante par ses terres à blé et par ses riches colonies grecques.

En 264 avant J.C. les légions débarquèrent à Messine. Mais la Sicile était convoitée par une

² Alexandra vers 1226 à 1230. N'ayant pas à ma disposition de traduction française, j'en ai tenté une moi-même en m'appuyant sur la traduction anglaise de A.W. Mair ; Harvard University Press, réédition de 2006, p. 420.

autre puissance, une république aussi, dont les fondateurs étaient aussi des asiatiques, venus de Phénicie, le pays de la belle Europe aimée de Jupiter. Les Romains rencontrèrent donc ceux qu'ils appelaient *Poeni* (du nom de la Phénicie) habitants de Carthage, de bons marins qui voulaient contrôler la Méditerranée. Cette rivalité déclancha les trois guerres puniques.

La première fut la plus longue (264 – 241). Elle permit à Regulus de remporter des victoires et de montrer un courage exemplaire dans ses malheurs. Les Romains, qui n'avaient combattu que sur terre jusque là, durent apprendre l'art des batailles navales. Et c'est par une bataille navale que finalement ils gagnèrent cette guerre. La Sicile devint province romaine.

La seconde (218 - 201) est surtout connue par les hauts faits militaires d'Hannibal qui débarque en Espagne, franchit les Pyrénées, traverse le sud de la Gaule et les Alpes pour surprendre les Romains par le nord de l'Italie. Plusieurs victoires d'Hannibal mirent la république en danger. Tite-Live nous montre que les consuls qui combattirent à Trasimène en 217 au nord de Rome et à Cannes en 216 au sud, furent particulièrement imprudents. Hannibal resta seize ans en Italie, s'approcha des remparts de Rome, mais n'osa jamais attaquer la Ville. La guerre s'étendit en Sicile et en Espagne. Les Romains débarquèrent en Afrique, s'allièrent avec les Numides. Scipion l'Africain menace Carthage, le sénat carthaginois fait revenir Hannibal qui est resté en Italie, les deux généraux s'affrontent à Zama en 201 et les Romains sont vainqueurs. Carthage devient protectorat sous l'autorité de Rome et renonce à toute guerre extérieure.

Les efforts de Carthage pour reprendre une importance économique, la levée d'une armée pour combattre les numides suscitérent la troisième guerre (149 – 146) dont l'issue confirmera la conquête romaine : la victoire sera remportée sous les ordres de Scipion Emilien, surnommé le Second Africain. Carthage sera détruite.

A la fin de la seconde guerre punique, l'Europe romaine se compose de l'Italie, de la Sicile, la Sardaigne, la Corse, la province d'Afrique, et de l'Espagne (qui reste cependant le lieu de nombreuses rebellions).

Après la victoire sur Carthage, les Romains se dirigèrent vers la Grèce d'abord pour régler le compte d'un certain Philippe V de Macédoine qui fut l'allié d'Hannibal. Ils annexent la Macédoine. Ensuite ils interviennent selon un jeu complexe d'alliances : ils protègent certaines régions contre d'autres. Enfin les Romains s'en prennent à la ligue achéenne, une confédération de cités à l'est du Péloponnèse qui a refusé de s'allier à eux contre les macédoniens. Ils ordonnent à la ligue de rendre l'indépendance à Sparte, Corinthe et Argos, et d'autres cités qui étaient entrées dans la ligue sous la contrainte. Les Achéens refusent. D'autres cités s'allient à eux. La guerre éclate et se termine par la destruction de Corinthe en 146 avant J.C. La ville est pillée, rasée, les habitants sont massacrés ou vendus. Syracuse avait connu le même sort.

Vers la même époque Rome s'empare de la Gaule méridionale.

Pergame en Asie mineure (non loin de l'antique Troie) était l'alliée des Romains. Son dernier roi, à défaut d'héritiers, lègue son royaume à Rome. Pergame devient ainsi province romaine. Ainsi les Romains ont reconquis le territoire de leurs ancêtres asiatiques.

Il apparaît aussi, qu'après la seconde guerre punique, Rome se pose en gendarme du monde, même dans des territoires qui ne lui appartiennent pas encore. Le Second livre des Maccabées en fournit un exemple. C'est un livre de la Bible, écrit en grec en 124 avant J.C. et qui relate la révolte des Juifs menée par Judas Maccabée contre les Séleucides. Ces événements eurent lieu de 175 à 161 avant J.C. Les rois d'ascendance macédonienne voulurent imposer leur culture et leurs cultes aux Juifs, avec, d'ailleurs le soutien d'une partie de la population hébraïque. Ils projetaient, entre autre, de dédier le temple de Jérusalem à Zeus. Les révoltés firent appel à Rome. Je cite la réponse : « Les Romains adressèrent aussi aux Juifs une lettre de cette teneur : « Quintus Memmius, Titus Manius, légats romains, au peuple des Juifs, salut. Les choses que Lysias, parent du roi, a accordées, nous vous les concédons aussi. Quant à celles qu'il a jugé devoir soumettre au roi, envoyez-nous quelqu'un sans délai, après les avoir bien examinées, afin que nous les exposions bien au roi d'une façon qui vous soit avantageuse, car nous nous rendons à Antioche. Aussi bien, hâtez-

vous de nous expédier des gens afin que nous sachions, nous aussi, quelles sont vos intentions. Portez-vous bien.³ »

On voit donc apparaître une seconde Europe qui recouvre l'Europe des Grecs et qui accroîtra encore considérablement son étendue géographique car cette nouvelle Europe devait durer encore plusieurs siècles. Quelle fut la cause de la stabilité de l'Europe des Romains ? Un historien ancien dit que les Romains ont dominé le monde parce qu'ils ont donné aux vaincus le droit de cité. Il a sans doute raison. Les conquêtes romaines ont été violentes (rappelons-nous Syracuse et Corinthe), mais les vainqueurs intégrèrent les vaincus dans leur nation, sans détruire leurs cultures. Sous leur domination les cités furent dirigées par les autorités locales, ce furent les municipes. Mieux, les Romains eux-mêmes furent acculturés par les vaincus. C'est ainsi que la première Europe, l'Europe grecque s'imposa à l'Europe latine. A la fin de la République et sous l'empire, les Romains cultivés partaient faire des études en Grèce, parlaient grec couramment, connaissaient les ouvrages littéraires et scientifiques grecs. Je trouve significatifs les derniers mots de Jules César, frappé de vingt-huit coups de poignard. Je cite l'historien Suétone⁴ : « Il aurait proféré en grec : *Et toi aussi mon fils* ». A partir du second siècle après J.C. beaucoup d'écrivains romains s'expriment en grec, Marc Aurel, par exemple.

Voilà donc une Europe politiquement romaine et culturellement gréco-romaine.

Et cette Europe solide va encore s'étendre.

Entre 146 et la fin de la république (27 avant J.C.) les Romains annexèrent les côtes de la Cyrénaïque (Lybie actuelle), de la Syrie (Palestine et Phénicie), la Gaule narbonnaise. Jules César conduira ses armées victorieuses jusqu'au nord de la Gaule. Il franchira la Manche et le Rhin, mais sans assurer la présence romaine en (Grande) Bretagne et en Germanie. Grâce aux amours de Cléopâtre avec Cesar, puis avec Antoine, les Romains s'associèrent avec l'Egypte. C'est à Octave, qu'il appartiendra de soumettre véritablement l'Egypte après sa victoire sur Antoine à Actium (30 avant J.C.) *Illustration 3, ci-dessous : l'Europe romaine, la république.*



L'Europe romaine : la république. (Carte Wikipédia.)

³ Traduction F.M. Abel in *Bible de Jérusalem*. Editions Desclées de Brouwer, 1965, p. 747.

⁴ *Vie des douze Césars*, Le livre de poche, traduction Klossowski p. 105.

Octave devient *princeps*, président du Sénat, avec les titres d'*Augustus Imperator*, en 27 avant J.C. Il accepta cette dignité pour dix ans et les sénateurs la renouvelèrent tous les dix ans jusqu'à sa mort. Avec Auguste commence l'empire romain.

En 16 (les dates, dorénavant sont après J.C.) un neveu de l'empereur, Caius Julius Caesar surnommé Germanicus, soumet les Germains. Claude, en 43, envoie ses légions étendre son pouvoir en Grande Bretagne. En 83 l'annexion est assurée. Trajan, soumet les Daces (actuelle Roumanie) en 106. Pendant ce temps (106 - 107) un de ses généraux fait de l'Arabie Pétrée, au nord-est de la Mer Rouge, une province romaine.

Ce seront ensuite des guerres défensives.

Nous voyons alors que l'Europe romaine s'étend, en longitude, de l'Océan Atlantique à l'actuelle Turquie, en latitude, de l'Afrique du nord à la Germanie. Elle commence à recouvrir vers le nord les pays de notre continent européen moderne. *Illustration 4 ci-dessous. (Carte Wikipédia)*



L'Europe romaine : l'empire. (Carte Wikipédia.)

Mais la grandeur de l'empire romain fut sa faiblesse : il y avait trop de frontières à défendre. En 285 Dioclétien opère une première division : il se garde l'occident et confie l'orient à Maximien. Chacun est assisté d'un coempereur. Ce fut la tétrarchie. En 395 Théodose établit définitivement la division entre Empire Romain d'Occident et Empire Romain d'Orient. Le premier durera jusqu'à la prise de Rome par les barbares en 476. Le second s'effondrera avec la victoire des Turcs Ottomans en 1461.

Charlemagne.

Après la chute de l'Empire Romain d'Occident les territoires qu'il recouvrait se trouvèrent morcelés selon les origines des occupants. Il suffit de regarder une carte dans un livre d'histoire.

Les Angles, les Saxons, les Jutes peuplent la Germanie depuis le nord de la Roumanie jusqu'au Danemark actuels. Ils se sont aussi installés au sud-est de la Grande-Bretagne qui, pour le reste est encore aux mains des Bretons. La Gaule, au nord de la Loire est occupée par les Francs, les Alamans, un certain Syagrius, un ancien général romain qui s'est taillé un petit royaume, et les Bretons en Bretagne. Les Burgondes se répandent dans la moitié est, depuis le sud de la Champagne jusqu'au nord de la Provence actuelles. Les Suèves sont au nord-est de l'Espagne. Trois domaines s'étendent sur des espaces géographiques nettement plus étendus : le territoire des Wisigoths qui s'étend de Gibraltar à la Loire au niveau d'Orléans, occupant la presque totalité de l'Espagne et la moitié ouest de la Gaule ; le royaume d'Odoacre, ancien soldat romain et vainqueur de Rome, qui recouvre l'Italie, la Dalmatie et une partie de l'Europe centrale ; le royaume des Vandales qui s'étire le long de la côte africaine, limité à l'ouest par la Maurétanie et à l'est par la Cyrénaïque.

Illustration 5 ci-dessous. Les royaumes barbares après la chute de Rome. (Carte Wikipédia.)



Les trois siècles qui vont suivre ce morcellement de l'Europe romaine vont laisser peu de souvenirs, hormis les guerres, chaque roi s'efforçant d'agrandir son territoire aux dépens du voisin, et la brutalité, c'est l'époque du vase de Soissons. Il est par contre très difficile de citer des titres d'oeuvres littéraires marquantes ou des oeuvres d'art. Même l'architecture a laissé peu de traces alors que les sites romains ne manquent pas.

Les chansons de gestes ont, il est vrai, mis en valeur des personnages ayant vécu peu après la chute de Rome : le roi Arthur et ses pairs, le roi Marc, Tristan et Iseult. S'ils y acquèrent une dimension épique, c'est que, outre la capacité à donner des coups d'épée, ils brillent aussi par le sens

de l'honneur, de la loyauté, de la piété et surtout de la « fine amor » qui est le thème essentiel de la légende de Tristan et Iseult. Mais les poètes ont écrit leurs vers à partir de chants de ménestrels des IX^e et X^e siècles. Il s'agit donc de restrospectives à partir d'une période éloignée de quatre ou cinq siècles. Il apparaît quand même que Tristan, même s'il se montrait musicien charmeur, ne savait pas écrire.⁵

Dans la nouveauté et la violence barbare, tout cependant n'est pas détruit, de la civilisation romaine. Le christianisme persiste, religion très dynamique sous l'empire, officiellement toléré par Constantin, conservée dans le désastre par des moines, des ecclésiastiques, des ermites, qui par le fait même ont évité l'extinction du latin. En attestent saint Grégoire de Tours et saint Augustin de Cantorbéry.

Le premier est un gaulois arverne (538 ou 39 – 594), Georgius Florentus Gregorius, né d'une famille de sénateurs et d'évêques, qui fut lui même évêque de Tours. Motivé par le fait que certains de ses contemporains se plaignaient que personne n'était capable d'écrire pour la postérité les événements de leurs temps, il entreprit ses « Dix livres d'histoire des Francs ». Il y racontait l'histoire de la dynastie mérovingienne, mêlée de vies de saints. Il écrivit aussi d'autres ouvrages à la gloire des martyrs, des saints, des pères de l'Église. Il citait dans ses textes des auteurs de la littérature latine classique, ce qui laisse supposer qu'il avait des livres à sa disposition.

Le second, Augustin de Cantorbéry, un moine bénédictin de Rome, fut envoyé par le pape pour convertir les anglo-saxons. Il arriva en Angleterre en 597, il devint le premier archevêque de Cantorbéry et réussit à convertir le roi du Kent. Il établit en outre des évêchés à Londres et à Rochester. On peut lire son histoire dans L'Histoire Ecclésiastique du peuple anglais, écrite en latin par Bède le Vénérable (672 ou 73 – 735).

Il faut, de plus, reconnaître que Grégoire de Tours et Augustin de Cantorbéry furent des constructeurs. L'un fit réparer et construire des églises, le second fonda des évêchés, il fallait bien des bâtiments et des cathédrales pour les recevoir. Et ce ne sont que deux exemples. Combien sont tombés dans l'oubli en ces temps où il était si difficile de trouver des hommes capables d'écrire l'histoire !

On voit que, sous le désordre et la violence politique de ces siècles, se maintient et se développe une chrétienté structurée dans sa hiérarchie et dans son expansion géographique et que grâce à elle persiste la langue latine et, par le fait même, la culture latine, qui est aussi greco-latine (Grégoire cite Virgile, Salluste, Pline le Jeune). Evidemment les oeuvres littéraires sont peu nombreuses et orientées vers le prosélytisme, mais elles supposent des manuscrits et des bibliothèques, elles supposent que les destructions barbares n'ont pas anéanti tous les ouvrages latins conservés sous l'empire et que les gardiens de ces trésors ont continué à les recopier, pour les transmettre à la postérité, sachant que les parchemins sont fragiles. Et s'il ne nous reste que presque rien de l'architecture de l'époque, ce n'est pas uniquement la conséquence néfaste des guerres, mais c'est aussi parce que des ecclésiastiques, en des temps à venir, encore éloignés de plusieurs siècles, démoliront les premiers édifices pour les remplacer par une architecture religieuse romane ou goghique.

L'Europe romaine n'était donc pas totalement détruite, elle restait comme un fondement, perceptible au milieu des décombres, maintenue par le christianisme d'expression latine qui réussit à convertir les destructeurs. C'est pourquoi Charlemagne pourra ambitionner de reconstruire l'empire romain.

« Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne... »

Victor Hugo, dans la *Légende des siècles*, taille d'emblée la dimension européenne du personnage. Et plus loin :

5 Cf. l'article de M. Bruno Rémy le Roman de Tristan & Iseult, p. 69 dans *L'école des Lettres*, n° spécial du 15/2/1992.

« Ainsi Charle de France appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne... ».

Charlemagne, né en 742, mort en 814, règne de 768 à sa mort (quarante-six ans). Le royaume laissé par Pépin le Bref, son père correspondait à la France actuelle sans la Bretagne, plus la Belgique, les Pays-Bas et la partie ouest de l'Allemagne. L'héritage est considérable, même partagé entre les deux fils : Charles et Carloman. A la mort de Carloman, Charles, bafouant les droits de ses neveux, s'approprie le totalité du royaume. Ensuite il conquiert la Lombardie, province qui s'étend depuis la Toscane jusqu'à la Bavière et depuis la Provence jusqu'à la Marche de Frioul, au nord-est de l'Italie. Après cet exploit militaire il est couronné empereur par le pape Léon III.

Et pendant toute sa vie Charlemagne accomplit une politique d'expansion, avec la bénédiction du pape qui craignait la rivalité du patriarche d'Istanbul, capitale de l'Empire Romain d'Orient.

Essayons de délimiter à l'aide d'une carte l'étendue du nouvel Empire Romain d'Occident.

Au royaume franc, agrandi de la Lombardie, Charlemagne ajoute la Saxe, la Carinthie (une partie de l'Autriche actuelle), et le versant espagnol des Pyrénées. Il rend tributaires, au-delà de ces frontières, des royaume qui occupaient l'équivalent de l'Allemagne actuelle, de la Poméranie jusqu'à la Croatie au sud et qui s'étendaient à l'est jusqu'à la Vistule, ainsi que la Bretagne et le nord de l'Espagne jusqu'à Saragosse et l'Italie du Latium jusqu'à la Calabre. *Illustration 6. ci-dessous.*



C'était un empire construit à la force des armes mais il reposait sur une unité culturelle solide : le christianisme associé à l'unité linguistique due à la langue latine, langue de l'Église et des lettrés qui étaient en ce temps-là des ecclésiastiques.

Bien conseillé par Alcuin, un érudit poète et théologien anglais, Charlemagne initia un renouveau culturel qui eut un long avenir. Il inventa l'école, dit-on. On rappelle par là qu'il utilisa les connaissances des hommes d'Eglise, successeurs de ceux qui aux temps de la barbarie avaient préservé les livres et les connaissances de l'antiquité et des débuts de la chrétienté, eux qui avaient continué à lire, écrire, copier des manuscrits et qui utilisaient le latin pour diffuser leurs idées et leurs connaissances, surtout religieuses. Charlemagne créa des écoles dans les villes épiscopales et dans les monastères, certaines deviendront plus tard des universités.

Mais la faiblesse de Charlemagne fut d'avoir réalisé son empire sous l'autorité d'une monarchie héréditaire. Lorsqu'il meurt, son fils, Louis le Débonnaire, lui succède. Mais ce nouveau monarque, excessivement lunatique, n'a pas le tempérament nécessaire à un empereur. Les révoltes commencent. A sa mort en 840, ses trois fils se font la guerre jusqu'au traité de Verdun en 843 par lequel chacun s'assure une partie de l'empire.

Si je me lance à imaginer l'impossible, je me dis que ce n'est pas un empire que Charlemagne eût dû reconstruire, mais une république romaine. L'Europe unie par lui aurait eu plus de chances d'être durable. Et, d'ailleurs, le véritable Empire Romain n'a-t-il pas été construit et n'a-t-il pas duré sur la base des conquêtes de la République Romaine ?

Donc l'empire politique de Charlemagne se trouve divisé en trois nationalités. Mais il reste une unité durable : l'unité culturelle religieuse et latine que l'on a vue sous-jacente aux divisions belliqueuses des temps barbares, Charlemagne l'a renforcée, s'est donné les moyens de la développer et elle aura un long avenir.

Si on cherche un successeur à Charlemagne, on trouvera Otton I^{er}, qui sera couronné « Empereur des Romains » par le pape Jean XII en 962. Il est ainsi à l'origine du Saint Empire Romain Germanique, structure politique à géométrie variable, qui comptera dans sa plus grande extension l'Europe Centrale, les Pays Bas, la Belgique, le Luxembourg, la Suisse et une partie de la France et de l'Italie. Ce second nouvel empire romain eut une longévité extraordinaire, puisqu'il dura jusqu'au 6 août 1806, lorsque l'empereur François II, vaincu par Napoléon reconnut n'être plus qu'empereur d'Autriche. Cette pérennité de huit siècles n'est sans doute pas à dissocier du fait que l'empereur était nommé par élection. Je pense que ce fut une moitié d'Europe, insuffisante et défectueuse, il est vrai, mais non négligeable. *Illustration 7 ci-dessous.*



L'Europe des monarchies.

Après Charlemagne la surface de l'Europe est divisée en domaines de bonnes dimensions qui appartiennent à des familles royales plus ou moins apparentées et qui, chacune, essaie d'accaparer les plus gros morceaux de l'héritage. Les moyens essentiels de prendre ce qui appartient aux autres sont la guerre et les mariages.

Dans ce contexte politique, je conçois l'Europe comme l'espace géographique dont chaque parcelle peut être considérée par n'importe quel monarque comme lui appartenant, du moment qu'il trouve le moyen d'occuper les lieux. Un gros livre d'histoire serait trop petit pour contenir une liste, non exhaustive, des faits illustrant cette affirmation. J'en relèverai quelques uns qui me restent en mémoire.

Au Moyen Age d'abord, depuis la mort de Charlemagne jusqu'au XV^e siècle, je rappellerai à titre d'exemples, les événements suivants.

Au IX^e siècle, des Normands, originaires du Danemark, débarquent le long de la Seine. Ils occupent un territoire correspondant à nos départements de l'Eure et de la Seine Maritime. Par le traité de Saint-clair-sur -Epte, signé en 911 avec Charles le Simple, ils sont autorisés à coloniser le domaine qui deviendra la Normandie.

Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, résoudra un problème de succession en Angleterre par sa victoire à Hastings en 1066. Le voilà donc à la tête de son duché et du royaume d'Angleterre. Les Anglais apprendront à parler Français.

Aliénor d'Aquitaine, comtesse de Poitiers, fut reine de France en épousant Louis VII en 1137 puis Reine d'Angleterre à partir de son mariage avec Henri Plantagenêt jusqu'en 1204. Elle apporta donc ses terres d'abord à la France, puis à l'Angleterre. Elle se révolta ensuite contre son mari Henri, soutenue par le roi de France.

Naples et la Sicile représentent une connexion compliquée de deux ou trois royaumes où nous voyons se succéder (pour faire simple) des Normands : les Hauteville, puis une dynastie issue du Saint Empire Romain Germanique, des angevins, des aragonais et le roi de France Charles VIII qui réclamera le royaume en tant qu'héritier des duc d'Anjou ; ce qui provoquera la Guerre d'Italie.

L'Aquitaine qui appartenait au roi d'Angleterre depuis 1188 va être la raison de la Guerre de Cent ans. Guerre de cousins, s'il en est, puisque les Anglais d'origine française vont se battre pour obtenir le royaume de France. L'Angleterre de l'époque n'était pas insulaire ; elle possédait une frontière commune avec la France à l'intérieur des terres, à l'est de l'Aquitaine. Elle renonçait à cette possession à la fin de la guerre en 1453. A cette date, la Renaissance est déjà commencée en Italie.

Jusqu'à la fin du Moyen Age l'héritage de la culture chrétienne et latine, affermie sous Charlemagne, va continuer à florir. Les écoles, devenues universités, vont se répandre en Europe. Et l'on verra les professeurs voyager d'un pays à l'autre où ils enseigneront en latin. A titre d'exemples : Saint Anselme de Cantorbéry naquit à Aoste ; Albert le Grand, un allemand, enseigna à Cologne, à Strasbourg, à Paris ; Thomas d'Aquin, un italien comme son nom l'indique, étudia et enseigna à Paris. Les édifices romans puis gothiques se multiplièrent. Et c'est à cette époque que les langues vernaculaires firent leur entrée dans les littératures européennes. A partir du XI^e siècle, par exemple, on put entendre et lire les chansons de geste, puis on joua sur les parvis des églises des miracles et des mystères. Jamais ce mouvement de diffusion des arts, des lettres et des sciences ne faiblira, même si, à partir de la Renaissance, on le voit se départir de ses certitudes religieuses.

La Renaissance, apparue en Italie dès la fin du XIV^e siècle, au XVI^e siècle se répand en Europe. Les artistes voyagent, appelés sur des chantiers royaux, à l'exemple de Léonard de Vinci, pour ne citer que l'un des plus célèbres, qui mourut au château du Clos Lucé, après avoir travaillé à Chambord et à Amboise. François I^{er} l'avait nommé « premier peintre, premier ingénieur et premier architecte du roi ». L'architecture renaissance florit dans toute l'Europe ainsi que les autres arts et les lettres. En littérature on peut constater l'adoption en France, en Angleterre, en Espagne, au Portugal

du sonnet, forme poétique pratiquée par l'italien Pétraque. L'Europe maintient donc l'unité culturelle qui la caractérisait au Moyen Age, elle devient l'Europe de la Renaissance.

Et la Renaissance fut le moment d'une triple rupture, par rapport au legs culturel médiéval. D'abord le latin cesse d'être le parangon des langues littéraires. Les humanistes découvrent le grec ancien. Les auteurs travaillent les langues vernaculaires pour les élever au rang du latin. On se souvient de la Défense et Illustration de la Langue française de Du Bellay. On voit aussi que Montaigne en Italie écrit en italien son Journal de voyage. La seconde rupture est religieuse. A lire le grec, on a connu le Nouveau Testament dans le texte original et cela offrait une liberté d'interprétation que les autorités ecclésiastiques n'appréciaient pas toujours. Rabelais fut jeté au cachot pour ce délit de lecture en grec des textes sacrés. C'est aussi l'époque de la Réforme. La troisième rupture est scientifique. Alors qu'au Moyen Age les sciences étaient livresques sous la Renaissance vont commencer à s'imposer la méthode expérimentale et la mathématisation des sciences.

Pendant les siècles qui suivront, la culture européenne va se consolider et se diversifier. Elle se consolidera sous la forme des connaissances scientifiques. Les Galilée, Descartes, Newton, Leibnitz et une multitude de mathématiciens et de praticiens de la méthode expérimentale travailleront au développement des sciences. Ils s'exprimeront en latin d'abord, puis de plus en plus ils utiliseront les langues de leurs pays. Galilée a publié en italien dès 1632, Newton en anglais en 1704 ; Descartes écrit en français le Discours de la méthode en 1637 ; Leibnitz s'exprime en latin lorsqu'il s'adresse à ses collègues savants et en français lorsqu'il veut se faire entendre des gens des cours et il milite pour une amélioration de l'allemand afin que cette langue présente un moyen satisfaisant de véhiculer les travaux scientifiques. Retenons qu'alors, pour partager leurs travaux d'un pays à l'autre, les hommes de sciences utilisent le latin, appelé « langue des savants », et ceci jusqu'à ce que l'anglais devienne mondialement utilisé (XIX, XX^e siècles).

En ce qui concerne la politique, il suffit d'ouvrir un livre d'histoire pour comprendre que, de la Renaissance jusqu'à la Première Guerre Mondiale, le cours des années en Europe est jalonné par les guerres et les traités matrimoniaux les unes et les autres décidés dans le but d'accroître les territoires nationaux. Chaque guerre ou mariage laissant un perdant, la paix se trouve sans cesse remise en cause. Pour faire bref, il suffit de rappeler quelques faits. François I^{er} combat pour se donner le Milanais qu'il considère comme son héritage italien. Son fils, Henri II, épouse Catherine de Médicis, une florentine. Son petit-fils, Henri III sera roi de Pologne. Marie Stuart fut reine de France avant de prendre la couronne d'Ecosse. Charles Quint, empereur germanique règne sur les Pays Bas, l'Espagne, Naples et Rome, grâce surtout à des alliances matrimoniales. Louis XIII épousa une Médicis qui durant sa régence fut influencée par Concini. L'Angleterre, pour soutenir les protestants de France, envoie à trois reprises des militaires qui sont finalement arrêtés par Richelieu à La Rochelle. Louis XIV met l'Europe à feu et à sang pour que son petit-fils succède à un Hasbourg en Espagne. Sous Louis XV un nouveau conflit européen, la Guerre de Succession d'Autriche, confirmera Marie-Thérèse d'Autriche sur le trône de son père. Au temps de la Révolution française, les monarques voisins, plus ou moins apparentés à Louis XVI, accueillent les nobles français émigrés et se coalisent contre la République. Plus tard ils coaliseront contre Napoléon. La reine Victoria, (d'Angleterre bien sûr), née Saxe-Cobourg, a l'allemand pour langue maternelle ; elle est la grand-mère du kaiser Guillaume II et de la tsarine Alexandra. En 1870 la France perd l'Alsace et la Lorraine, mais redevient une république. Quelques cinquante ans encore, et les démocraties vont se généraliser en Europe.

On le voit, l'Europe des monarchies, c'est l'Europe des guerres. Mais les conquêtes sur le vieux continent sont limitées. La grande nouveauté est due au fait qu'à la Renaissance correspond le début de l'exploration de continents récemment découverts. Outre-mer les grands espaces sont libres. On se fait fort alors d'une idéologie qui autorise les européens à les occuper : on prétend apporter la civilisation et la vraie religion à des sauvages ou à des civilisations anciennes que l'on

va moderniser en les faisant bénéficier des découvertes scientifiques et en leur enseignant la religion salvatrice que leurs ancêtres n'ont pas connue. En fait, Les armes à feu des européens leur permettent de massacrer facilement ceux qui ne se laissent pas déposséder de leur terre. Il ne reste plus qu'à coloniser. Mais comme les nations européennes (celles de L'Europe de l'ouest, au moins) ont la même fringale de conquêtes, elles projettent leurs guerres sur les autres continents. Les français, les anglais, les espagnols, les portugais (un peu moins les italiens et les allemands) se battent en Afrique, au Moyen Orient, aux Indes, en Chine, dans les îles... et ailleurs.

Et maintenant



Illustration 8 ; l'Union Européenne. (Carte Wikipédia.)

L'Union Européenne compte vingt-huit états (ou vingt-sept, à l'heure où j'écris ces lignes le parlement britannique n'a pas encore accepté les accords du «brexit»). Ce sont tous des démocraties : républiques ou monarchies parlementaires. Dix-neuf utilisent l'euro comme unité monétaire. Une constitution, rédigée en 2004 fut soumise à référendum et rejetée, reformulée en 2007 par une conférence intergouvernementale, sous la forme du traité de Lisbonne, elle fut signée par les vingt-sept chefs des états de l'époque. Les institutions comprennent :

- a) Le parlement, élu au suffrage universel direct
- b) Le conseil des ministres, dont un comité, représentant les membres permanents, prépare les travaux. Il décide des actes législatifs et budgétaires. C'est la seconde chambre de l'Europe.
- c) Le conseil européen rassemble les chefs d'états ou de gouvernements ; à présidence tournante.
- d) La commission européenne, composée d'un représentant de chaque état, constitue l'exécutif de l'Union. Le président est proposé par le conseil européen et élu par le parlement.
- e) La banque centrale européenne, qui, en relation avec les banques centrales nationales, a pour « objectif principal » de « maintenir les prix ». ⁶

Un ensemble d'institutions, plus parlementaire qu'exécutif. Ajoutons deux capitales, Bruxelles et Strasbourg et un hymne, le plus beau qui puisse se trouver, *l'Hymne à la joie*, celui qui clôt la neuvième symphonie de Beethoven. Pouvait-on trouver symbole plus chargé d'espérance ? Un hymne patriotique qui parle de joie et non de guerre.

La description laisse l'impression d'une union inachevée.

Mais pour parvenir à cet inachevé il a fallu traverser les années les plus sanglantes de l'histoire de l'humanité.

D'abord la première guerre mondiale (huit millions de mort, dix millions d'invalides). Avec elle, sonna le glas des monarchies en Europe. Mais la fin d'un régime est souvent l'occasion d'une fragilité politique qui facilite l'ascension des dictateurs. La France, république depuis 1870, y échappa, mais, pour leur malheur et celui de l'humanité, l'Allemagne n'échappa pas à Hitler, l'Italie à Mussolini, le Portugal à Salazar, l'Espagne, ensablantée par une terrible guerre civile, à Franco. On connaît la suite. Inutile de compter les morts et les horreurs de la seconde guerre mondiale. Puis la paix revint avec les dictatures imposées par l'U.R.S.S. en Europe de l'est, avec la répression meurtrière en Hongrie en 1956 et en 1968 le printemps de Prague noyé, sinon dans le sang, du moins dans les larmes. Et la dictature des colonels en Grèce de 1967 à 1974.

Alors que faisons-nous ? Nous avons la chance de vivre de nos jours une situation absolument nouvelle : les vingt-huit états membres sont démocratiques et doivent adhérer aux «valeurs de l'Union ». Je cite l'article 1-2, page 9 de traité de 2004 : « L'Union est fondée sur les valeurs de respect, de liberté, de démocratie, d'égalité, de l'Etat de droit, ainsi que de respect des droits de l'homme, y compris des droits des personnes appartenant à des minorités. Ces valeurs sont communes aux Etats membres dans une société caractérisée par le pluralisme, la nondiscrimination, la tolérance, la justice, la solidarité et l'égalité entre les femmes et les hommes. » Nous n'aurions aucune excuse de ne pas achever l'inachevé.

Nous pouvons bénéficier d'un concours de circonstances qui ne s'est jamais produit dans l'histoire : les pays démocratiques de l'Europe se reconnaissent la capacité de créer une Europe des démocraties.

D'où vient-t-il donc que l'Europe soit si mésestimée par un nombre de citoyens qui risque présentement de devenir majoritaire ? D'où vient la proportion effrayante du nombre des abstentionnistes lors des élections au parlement européen ? D'où vient que les discours prêchant le renfermement à l'intérieur des anciennes frontières et le recours au « chacun pour soi » soient écoutés comme des paroles salvatrices ? La raison en est que l'Europe espérée des démocraties est perçue, en ce début de XXI^e siècle, comme dévoyée vers une Europe de la finance, ou des marchés, ou des banques, ou vers un je ne sais quoi qui nomme ceux qui gèrent l'argent à leur profit.

La finance, les marchés, les sciences économiques sont des domaines difficiles. Même les diplômés des universités et des grandes écoles n'apportent pas les certitudes qui permettraient d'envisager un avenir meilleur pour ce qui concerne la pauvreté. Alors quels critères les citoyens moyens, les plus nombreux, peuvent-ils se donner pour juger de l'avenir vers lequel on les dirige ?

Des espoirs ont été suscités après 1945. Les trente glorieuses ont été un temps de redressement. Notons toutefois qu'elles n'ont pas été glorieuses pour tout le monde. Il ne faudrait pas que la misère actuelle projette sur elles le mythe d'un passé meilleur. Le militantisme de l'abbé

⁶ Traité établissant une constitution pour l'Europe p. 28.

Pierre remonte à cette époque. La remise en cause de la société de consommation clamée par les étudiants en 1968 n' était pas partagée par les ouvriers. (Quelle était la proportion des enfants d'ouvriers dans les enseignements secondaire et supérieur en ces années-là ?) Et ceci contribue peut être à expliquer pourquoi les ouvriers n'ont soutenu que mollement la révolte estudiantine. Et s'ils l'ont soutenue, c'est avant tout dans le but d'obtenir des augmentations de salaire pour davantage consommer. Ceux qui connaissent la vie ouvrière savent que même pendant les trente glorieuses, comme toujours, tout était cher. Il est toutefois incontestable que les conditions de vie s'améliorèrent. Les H.L.M., décriées de nos jours, ont été une véritable rénovation, du logement ouvrier, notamment parce qu'elles offraient des pièces lumineuses et des salles de bain ; c'était mieux que le seul robinet de l'évier ; et chaque famille put avoir les W.C. dans l'appartement. Le progrès social après 1945 fut sans précédent : Sécurité Sociale, retraite, accords d'entreprises, l'amélioration du droit du travail, et une paix en Europe d'une durée qui dépasse toutes les trêves que l'on peut trouver dans les livres d'histoire. Les français trop jeunes pour la guerre d'Algérie n'ont pas connu de mobilisation. Et cette paix dure encore.

Mais en 2019 la misère est toujours là. Des salaires qui ne permettent pas de subvenir aux besoins vitaux : logement, nourriture, santé ; la sécurité de l'emploi fragilisée par la menace du chômage ; des allocations insuffisantes que les autorités veulent toujours contrôler et diminuer de peur que l'oisiveté n'engraisse des « assistés » soupçonnés de bénéficier frauduleusement de l'agent public. (Les chômeurs ne sont d'ailleurs pas des assistés. Les indemnités de chômage proviennent d'une assurance à laquelle cotisent salariés et employeurs.) Et au début du XXI^e siècle, en Europe, la misère on la voit, allongée sur les quais des gares ou du métro, mendier une pièce aux consommateurs assis aux terrasses des cafés... mourir la nuit sur les trottoirs. Pendant ce temps le commerce de luxe bat des records.

Alors que sont ces marchés, ces finances, ces systèmes de profit qui accordent des dividendes, des indemnités comptées en millions, des parachutes dorés accordés à des hommes qui n'ont pas réussi à redresser leurs entreprises malgré les baisses des salaires, l'augmentation du temps de travail et les licenciements imposés aux salariés ? On ne voit pas bien ce que c'est. On imagine un pouvoir insaisissable favorable à d'autres, une force supérieure contre laquelle les politiciens prétendent ne rien pouvoir. Ils disent : « Il faut se priver. » « Les caisses sont vides » « C'est la crise, elle est mondiale ». Oui, mais qui se prive ? Pas ceux qui passent leur week -end à New York et qui se déplacent dans leurs jets privés.

Ce n'est pas facile de trouver une constitution commune à plusieurs états, surtout si ces états se sont accrochés à leur indépendance pendant plusieurs siècles et qu'ils ne parlent pas la même langue.

L'histoire nous montre que les Europes à géométrie variable qui se sont réalisées avant 1945 étaient guerrières, au service de l'ambition d'un monarque ou d'une dynastie. Une exception notable doit attirer notre attention : la république romaine qui construisit l'Europe la plus durable de celles qui ont jamais existé (et qui était devenue empire lorsque la puissance romaine s'est effondrée) mais qui était guerrière. Nous voyons par là ce que les circonstances qui autorisent une création de l'Europe à dater de la seconde moitié du XX^e siècle ont d'unique. Les pères fondateurs ont voulu, après le second carnage mondial, une Europe des démocraties pour maintenir la paix. Ils projetaient aussi de rassembler les pays européens en un état continent à la hauteur des nations les plus vastes qui à Yalta se partagèrent la domination militaire et économique du monde : U.S.A. et U.R.S.S. Ces conditions ne sont pas changées malgré la fin du bloc communiste en 1989. La guerre, froide ou nucléaire, est toujours une menace. De plus, au XXI^e siècle de nouveaux états continents émergent disposés à partager la suprématie de l'économie mondiale non sans faire montre de leurs armes.

Comme premier bilan positif on peut constater que l'Europe, même inachevée a réussi ce jamais vu, que des états séculairement ennemis, devenus des démocraties, se sont associés dans la même Union Européenne et ont vécu en paix pendant sixante-treize ans. Une immense nouveauté.

Alors n'écoutez pas les sirènes du nationalisme qui nous chantent le bonheur du repli sur soi, du rejet de l'autre, du renforcement voire des fermetures des frontières, du protectionnisme. Ce sont les nations qui déclarent les guerres, pas l'Europe de la paix. En ce début 2018 les risques sont grands : la Russie de Poutine cherche à agrandir ses frontières, le nouveau président des U.S.A., Trump, menace ses concitoyens et le monde en enfermant son pays derrière un mur et en pratiquant une politique d'isolationnisme et d'industrialisation polluante sans perspective. En Europe des leaders d'extrême droite s'appêtent à prendre le pouvoir. Ils l'ont déjà pris en Hongrie, en Pologne, en Autriche et en Italie. Le Royaume Uni négocie sa sortie de l'Union. Chacun pour soi. Et bientôt chaque pays, seul au milieu des autres redevenus concurrents, prêt à marcher en guerre contre le voisin pour acquérir ses richesses ? Comme avant ? L'histoire (et même la préhistoire révélée récemment par les immenses travaux des archéologues) montre les progrès de l'humanité et laisse espérer un bel avenir. Faut-il retourner aux divisions belliqueuses du passé ?

On n'en est pas encore là. Il est encore temps d'achever l'édification d'une Union Européenne pour la paix et la prospérité. Mais il faut y croire, il faut le dire, il faut le faire.

L'histoire nous montre que l'Europe unie est inévitable. Depuis plus de trois mille ans chaque époque eut son Europe, mais brisée par les guerres, les crises dynastiques, les ambitions tyranniques. Aujourd'hui encore il est inévitable que nos nationalistes tentent de dominer les voisins pour se faire une nation aux dimensions européennes : une Europe belliqueuse, dictatoriale et fragile.

Alors faisons notre Europe : l'Europe solide des démocraties, l'Europe de la paix, des devoirs partagés où chacun reçoit selon ses besoins et selon ses mérites.

Janvier 2019

Gilbert NANCY